

THEATRE DU RICTUS

HARCELEMENT, SAVOIR DIRE NON

4 comédiens - Durée : 30 minutes

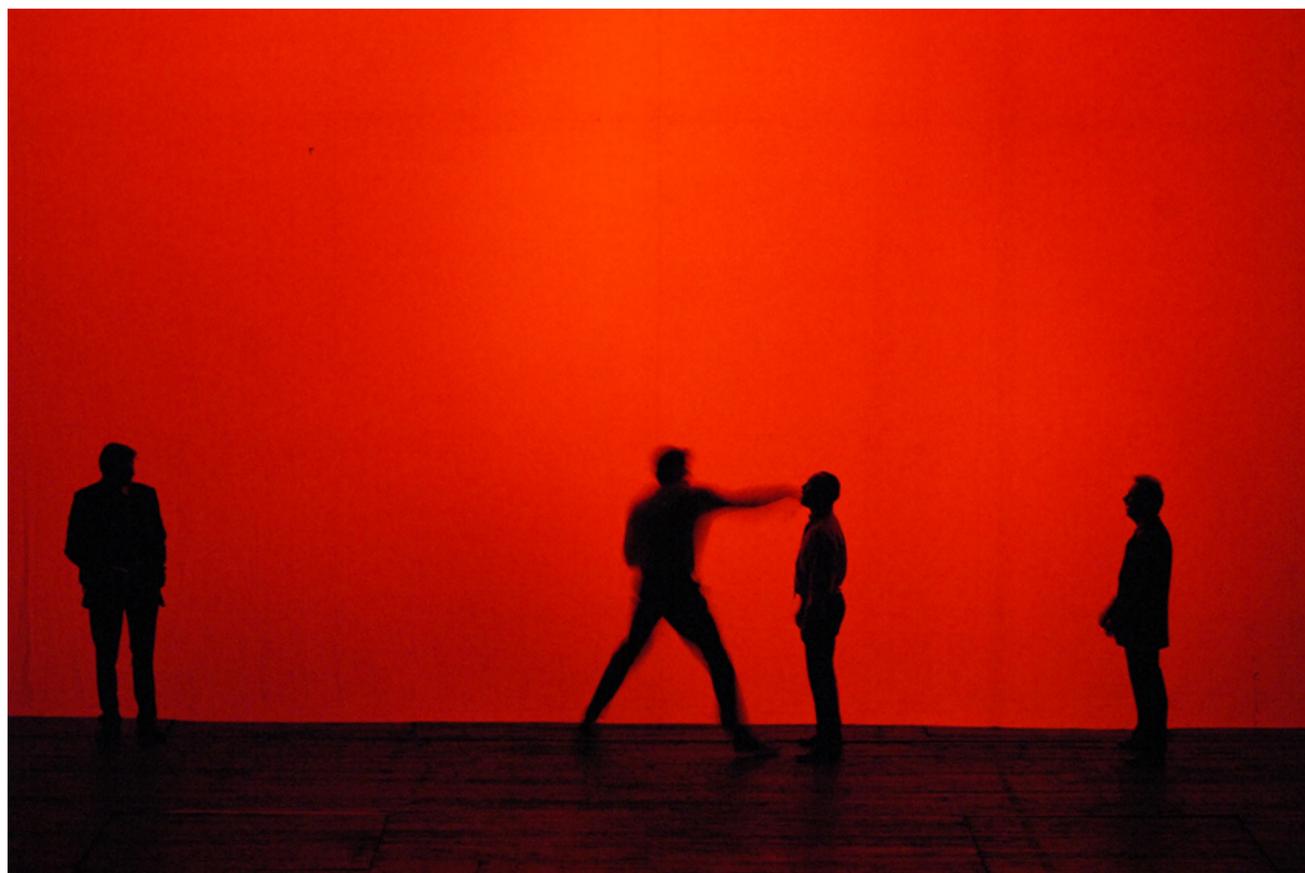
Entre 1 et 3 représentations par
jour + débat

Jauge maxi : 3 classes par
représentation.

Accessible dès la classe de 4ème.

Chaque représentation est suivie
d'un débat avec une psychologue.

(Prise en charge possible par le
C.D.)



BREF RÉSUMÉ

Deux individus demandent à un 3ème de taper sur un 4ème. Où les questions du sens, de la soumission à l'autorité, de la manipulation sont à l'oeuvre dans un processus qui pourrait être interrompu à tout moment.

LE THÉÂTRE DU RICTUS :

Présentation de la Compagnie



Le Théâtre du Rictus, fondé à Nantes en 1996 par Laurent Maindon et Yann Josso, explore au travers de textes contemporains les mythes fondateurs de nos civilisations. Mettre en scène est pour l'équipe du Théâtre du Rictus une manière d'interroger l'existence et de s'adresser au monde. Au fur et à mesure de son travail de metteur en scène, l'intérêt de L. Maindon se déplace vers un théâtre plus incarné, plus physique où les questions existentielles sont tout simplement au cœur du quotidien. La solitude profonde de l'être, les blessures de l'abandon, l'amour, le rapport au pouvoir et la complexité des rapports humains, les motivations profondes de tout passage à l'acte... sont autant de passerelles pour rejoindre le spectateur et réveiller en lui sa propre nostalgie cachée, exciter son imaginaire... C'est alors que le rictus devient un sourire narquois qui dévoile sous l'amusement une clairvoyance sans concessions. Il nous entraîne à observer le monde, ses tourments et ses facéties, avec lucidité. Un monde vu sous un angle corrosif ou tantôt l'on pleure, tantôt l'on rit avec l'humour comme ultime politesse du désespoir.

Pourquoi cette forme, entre théâtre et réalité ?

En 2007, alors qu'il fait partie du jury du prix d'écriture de Guérande, Laurent Maindon découvre un texte intitulé "Pour rire pour passer le temps". C'est un choc. Il décide aussitôt d'appeler l'auteur, Sylvain Levey et lui propose de mettre en scène son texte. En 2008, il crée le spectacle Asphalt Jungle, qui regroupe deux textes de Sylvain Levey : "Pour rire pour passer le temps" et "Juliette (suite et fin trop précoce.)" Ce spectacle est joué à Avignon et en tournée. Une reprise a été faite en 2018 à la Manufacture des Abbesses, à Paris. Au total, il a été joué plus de 75 fois. Très vite, l'équipe découvre que le public est très sensible aux thématiques véhiculées par la pièce. Beaucoup de spectateurs restent après la représentation pour échanger, discuter, interroger. Parmi eux, les jeunes sont nombreux. La thématique du harcèlement revient constamment.



L'équipe de création découvre alors l'ampleur du phénomène. Pour répondre à cette demande, on propose de créer une nouvelle forme à partir du même texte. Une forme qui se jouerait au plus près des préoccupations des adolescents. Une forme qui puisse se jouer pour eux, dans leurs classes. Après une nouvelle période de répétitions, le théâtre du Rictus propose désormais une nouvelle forme constituée des 30 premières minutes du texte "Pour rire pour passer le temps" et suivie d'un débat. La représentation s'arrête au moment précis où tout est encore possible pour chacun des protagonistes, au moment où tout peut basculer pour chacun. La question du choix est essentielle à ce moment de la pièce : Dans quel camp se situer ? Victimes ou bourreaux ? Est-ce si simple ? Y a-t-il une alternative possible ? Comment peut-on stopper la spirale de la violence ? La représentation laisse ensuite place à la discussion. La parole est donnée aux jeunes spectateurs et le débat s'anime, orchestré par la psychologue scolaire, en présence des comédiens.

NOTE D'INTENTION

du metteur en scène, Laurent Maindon :

Quand on lit les textes de Sylvain Levey, on est immédiatement frappé par leurs qualités de captation. Captation d'une solitude, captation d'une révolte, captation d'un malaise ou d'un mal-être indéfini. Les personnages semblent subir une pression qu'ils ne perçoivent pas, mais qui tend à les broyer.

Certains personnages vont jusqu'à reproduire des comportements ou revendiquent des convictions dont ils ignorent la cause et l'origine. Ce regard posé sur des situations fortes, nous donne à voir une société qui se cherche à travers les faits divers ; ceux-ci devenant les révélateurs supposés de nos comportements, seuls indices pour comprendre notre situation. Ses esquisses révèlent les meurtrissures d'une société dérivante, en quête d'elle-même, se réinventant ses propres mythes. Elles mettent en évidence les tendances que nous constatons partout en Europe et en Amérique du nord : repli sur soi, peur de l'autre. Tous ces réflexes identitaires qui mènent à l'annihilation de l'autre ou de soi-même. Et c'est là que Sylvain Levey parvient à débusquer l'universel, à restaurer dans l'aventure individuelle ce qu'elle a de mythologique. Il erre entre ces âmes et ces affres à la manière d'un Gus van Sant, tentant la reconstitution du passage à l'acte en déroulant les faits. Une chronique urbaine du début du XXI ème siècle, vision kaléidoscopique d'une société occidentale à la recherche d'identité, de valeur, dans la jungle moite des villes. L.M



EXTRAIT DE POUR RIRE POUR PASSER LE TEMPS



éd. Théâtrales 2007

1.– Je suis supérieur à lui.

3.– Ben voilà. C'était pas si compliqué quand même. Un quart d'heure pour dire ça. Un truc si évident. Si c'est pas malheureux. Un quart d'heure ça fait long.

1.– Désolé les gars.

3.– Nous appelle pas les gars.

1.– Aïe.

2.– Je résume la situation. Tu es supérieur tu frappes. Comme ça pour rire pour passer le temps et cette espèce de petit tordu, de couille de moineau te gâche ton plaisir et il te dit entre deux sanglots un cinglant « fais chier ». Qu'est-ce que tu fais ?

1.– Ben là je lui tape dessus encore plus fort jusqu'à ce qu'il saigne du nez. Qu'il pisse du nez

comme une fontaine. Alors là oui. Je vais pas me gêner. Pour lui montrer à ce. Comment tu disais

déjà tout à l'heure ? J'aimais bien. Comment t'as dit déjà tout à l'heure ?

3.– Je sais pas. C'est pas moi. Comment t'as dit déjà ?

2.– Petit tordu. Couille de moineau.

1.– Ah oui. C'est bien ça. J'aime bien ça. Couille de moineau. Je lui dis à lui là qu'est devant moi. Petit tordu. Couille de moineau et je frappe. Couille de moineau. Couille de moineau. J'aime. Couille de moineau. Je frappe. Couille de moineau. Je frappe jusqu'à plus soif. Ça y est. Il pisse du nez comme une fontaine. Il a le nez en sang. Il a le nez en sang. Il a le nez en sang.

3.– Une bonne chose de faite.

2.– Ce qui est fait n'est plus à faire

INTERVIEW

de l'auteur Sylvain Levey, par le metteur en scène Laurent Maindon, pour la création de son texte, Pour rire pour passer le temps.

LM : Ta pièce Pour rire pour passer le temps est partie d'une commande d'écriture. Comment réponds-tu à ce type de sollicitation ?

SL : Pour moi la bonne commande d'écriture est une commande qui doit ouvrir des brèches pour l'auteur, l'amener sur des chemins de traverse, l'amener à questionner ce qu'il ne questionnerait pas sans le stimulus de la commande. J'aime les commandes qui permettent un grand champ des possibles, pour moi répondre à une commande est avant tout écrire dans le but de proposer ce texte à mon éditeur, (...)c'est l'inscrire dans le long terme, dans le répertoire; bien sûr, la compagnie qui passe la commande va être la première à créer le texte sur le plateau, mais la plus belle récompense pour elle c'est quand ce texte va avoir une deuxième vie, voire une troisième et ainsi de suite. Paradoxalement les meilleurs textes que j'ai écrits sur commande ce sont ceux où je n'avais pas trop discuté du contenu et surtout où je n'ai pas cherché à faire plaisir car le rendu du texte doit aussi ouvrir des brèches de mise en scène. Dans cette commande passée par le CDN de valence, j'avais une phrase: « tant que le ciel est vide » et je devais écrire pour quatre acteurs; voilà une commande qui laisse de la place et m'a permis de partir là où j'avais envie. En fait, avec le metteur en scène il faut parler beaucoup de tout sauf de théâtre ! Musique, politique, philosophie, cinéma, sport, souvenirs d'enfance mais de théâtre point trop n'en faut !

LM : Je partage assez ce dernier argument. Pour revenir à ta pièce, quelles voies secrètes (inspiration, oeuvres d'accompagnement...) t'ont amené à traiter dans Pour rire pour passer le temps de ces sujets (harcèlement, soumission, embrigadement, violence...)?

SL : Tout d'abord cette phrase, qui était le point de départ : « tant que le ciel est vide ». Quand le ciel est vide tout est permis, il n'y a pas de limite. Attention, je ne parle pas ici du vide d'une divinité quelconque. Je parle du vide de la pensée. Ensuite, il y a une scène de Preparadise sorry now de R.W. Fassbinder, pièce dans laquelle je jouais au moment d'écrire ce texte. C' est une scène entre Mira et Ian (deux tueurs en série) et leur cousin qu'ils essayent de convaincre du bien fondé de leurs actions.

Il y avait aussi une photo dans une revue : quatre hommes mangent à une table, dans les années soixante dix peut-être au vu des vêtements. Il s'agit de quatre membres de la camorra italienne. Le journaliste a écrit au feutre un numéro sur chacun des hommes 1, 2, 3, 4 avec en légende sous la photo les noms des quatre hommes numérotés. Ces quatre chiffres sont mes quatre comédiens/personnages. Ensuite, il y a « le clan des barbares » et « Guantanamo » bien évidemment. Mais je ne voulais pas cibler le texte, ni en Irak, ni en banlieue ni en Italie. Je voulais juste traiter mécaniquement le principe du harcèlement : Comment devient t-on complice ? C'est surtout cela qui m'intéresse dans ce texte, la complicité. Je me sens complice tous les jours de ce qui se met en place au quotidien en Europe, la fascisation tranquille. Je ne fais pas grand chose contre et je ne suis pas le seul, nous avons baissé les bras et laissons faire, impuissants, démotivés face à la montagne capitaliste et fasciste qui nous fait face. Le ciel est vide, dans le sens où il n'y a plus aucune alternative possible, ils ont gagné et pour longtemps encore. Au sujet de mon texte, on m'a beaucoup parlé du film Orange mécanique de S. Kubrick. Je ne l'avais pas vu au moment où j'ai écrit. On m'a aussi parlé du film de M. Haneke, Funny games . Je ne l'avais pas vu. On m'a beaucoup parlé du texte de M. Crimp, Face au mur. Je ne l'avais pas lu. Pourtant, Pour rire pour passer le temps, c'est un peu tout ça, mais pas tout à fait.

LM : Effectivement, je pense que le challenge pour nous (metteur en scène et interprètes) vis-à-vis de ton texte est de maintenir les niveaux de lecture les plus ouverts possibles. Ne pas chercher à instrumentaliser le propos, pour lui conserver son universalité. Mais je voudrais revenir à ton écriture. Je remarque d'une manière générale que tes pièces sont très dialoguées, j'entends par là que les personnages ne s'écoutent pas parler mais communiquent entre eux. Ce choix n'est pas une tendance majeure dans le répertoire français. Est-ce le fruit de la cohabitation du comédien et de l'auteur ou une influence plus marquée par le cinéma ou la télé ?

SL : La télé non ! Je n'en ai plus depuis plus de dix ans ! Le cinéma oui un peu, mais je n'ai pas une grande culture cinématographique. La littérature oui, américaine surtout : Hubert Selby Junior, John Kennedy Toole, Jonathan Franzen sont des exemples. C'est vrai que j'affectionne le dialogue. Un peu moins maintenant. Dans mes derniers textes, la mécanique du dialogue est moins présente car j'écris le dialogue comme une mécanique.

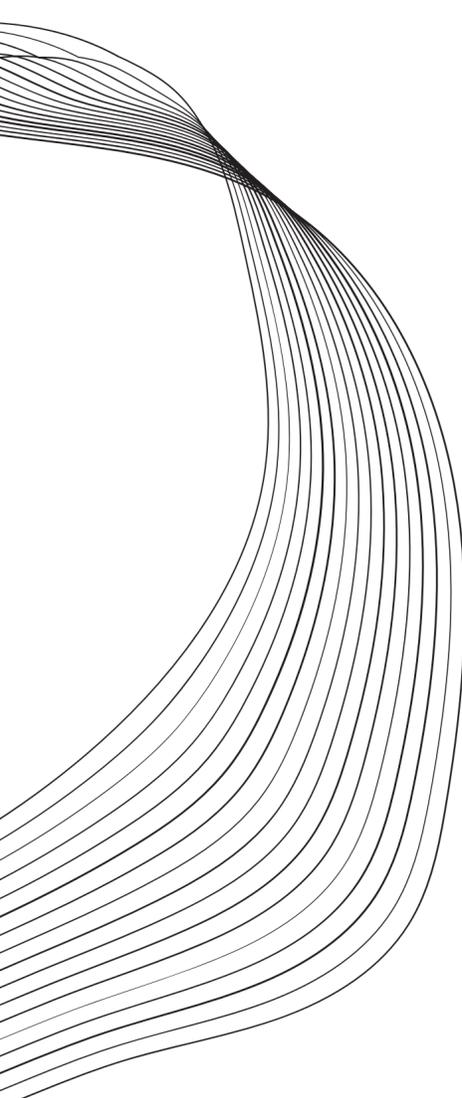
C'est le cas dans *Pour rire pour passer le temps* où je me suis amusé à mettre des grains de sable dans une mécanique que j'espère bien huilée. Les acteurs ne doivent pas jouer la situation mais se laisser emporter par la mécanique et se faire dépasser par elle. Dans ce texte, quand il y a un acte de violence, c'est la mécanique qui s'enraye et le comédien qui est dépassé par la mécanique. La violence reste alors la seule issue. On m'a souvent dit que mes textes sont drôles. Je déteste qu'on me dise cela. Oui, il y a de l'humour mais ce n'est qu'un outil, l'humour est une virgule dans le texte. Beaucoup de gens disent « c'est drôle mais derrière c'est violent » moi je dis l'inverse : c'est violent et au fond il y a de l'humour. Effectivement, les personnages, appelons les comme cela, ne s'écoutent pas parler. Chaque réplique est pour moi un cadeau, un bâton de relais qu'on passe à l'autre pour qu'il enchaîne et continue la dynamique de la parole. Et quelquefois, je m'amuse à ce qu'une réplique amène l'ensemble du plateau à improviser à partir de la nouvelle donnée, inaugurée par cette réplique. La mise en scène des textes doit donner l'illusion d'une improvisation constante. Comme si tout se construisait au fur et à mesure. Dans l'idée que je me fait du théâtre, il y a vraiment une construction en direct de la situation. Chaque comédien/personnage apportant sa petite pierre à cette construction. J'aime aussi l'idée que les comédiens jouent l'incompréhension. Souvent les comédiens/personnages font répéter l'autre. Au fond, ils ont bien compris mais c'est de l'ordre du jeu. On peut dire, autrement, que mes personnages/comédiens sont sourds, ou jouent la surdité sur le plateau. *Pour rire pour passer le temps*, c'est du catch. C'est à dire que tout le monde sait que c'est faux, mais tu ne peux pas t'empêcher de serrer les dents quand le gars se prend des coups. Tout est prévu à l'avance, mais tout peut basculer aussi. Je veux dire par là qu'il faut donner ce sentiment qu'à n'importe quel moment le jeu peut s'arrêter et la réalité dépasser la fiction. En fait, il faut jouer ce texte le sourire aux lèvres, mais les yeux rieurs, mais les dents serrées.

LM : Le harcèlement, qu'il soit physique ou moral, constitue une gamme assez raffinée de l'exercice du pouvoir. D'après toi le pouvoir, quel que soit son lieu d'exercice, porte-t-il intrinsèquement ses excès ? En d'autres termes peut-on exercer un pouvoir sans dérive ?

SL : J'ai l'impression que oui. Comme les nouveaux riches ne peuvent s'empêcher de vivre dans l'excès, les gens qui ont à un moment donné un pouvoir ne peuvent s'empêcher d'en abuser. Tout comme les privilèges, tout le monde critique les privilèges des autres, mais chacun est content de bénéficier d'un privilège à un moment donné. Bien sûr, il y a des exceptions et des gens qui utilisent de façon objective et juste le pouvoir. Mais ces gens ne sont pas intéressants au théâtre ! Plus que le pouvoir et les excès, c'est la question de la complicité qui m'obsède. Plus que celui qui donne l'ordre, qui jouit de son pouvoir politique, économique, spirituel... je m'intéresse à celui qui exécute l'ordre : il n'est ni la victime, ni le bourreau, il est l'instrument. Je m'intéresse à celui qui tient l'arme, pas à celui qui donne ordre de tirer. La question du moment pour moi est de savoir : jusqu'à quand ? Jusqu'à quand nous (je) allons (vais) nous (me) taire ? Jusqu'à quand (je) nous (vais) allons accepter ? Jusqu'où aussi. Jusqu'où ça va aller ? Jusqu'à quand sommes (suis je) nous capables de faire fi de nos (mes) convictions par peur de perdre ce que le capitalisme nous (m'a) a donné (ou ce que nous avons cru qu'il nous donnait). J'aime bien fonctionner par ellipse alors je dirais : Qui le premier de nous tous va rendre son téléphone portable et se contenter de son téléphone fixe (avec répondeur pourquoi pas) ? Et combien serons-nous à le suivre ? Le monde s'ennuie. Il faut bien passer le temps. Alors pourquoi pas rire ou faire semblant ?



Sylvain Levey



Le mot de Dorothee, psychologue :

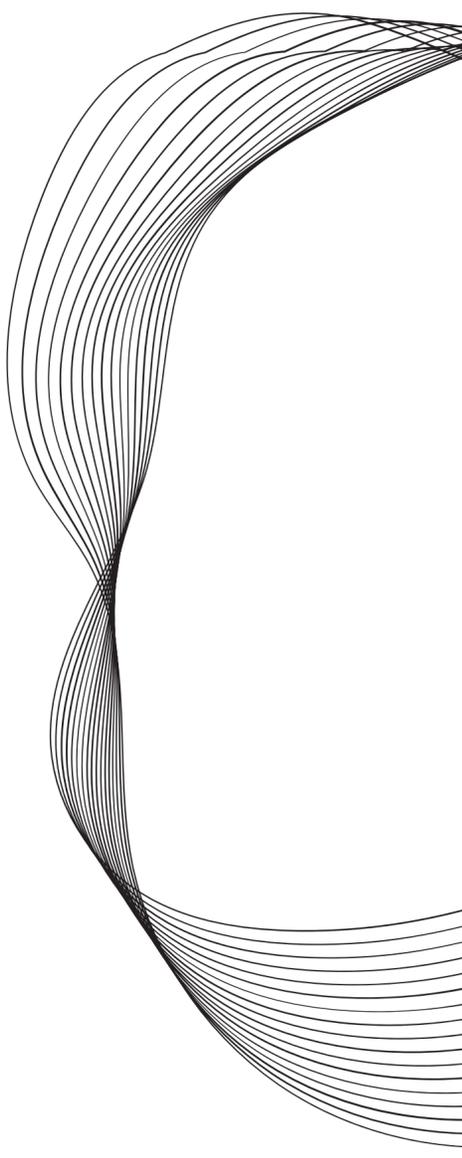
Si l'on parle de plus en plus du harcèlement, c'est parce que depuis une dizaine d'années on prend conscience de son existence et qu'enfin on le nomme. Mais on prend aussi conscience qu'il existe partout mais surtout dès qu'un pouvoir s'installe. La société aujourd'hui lui permet d'exister car elle crée du vide, de l'ennuie, vide de sens et renforce les valeurs individualistes. Et c'est ce que nous montre la pièce, très universelle dans son contenu et dans une forme où chacun peut s'identifier. On prend conscience de la violence de ce harcèlement presque banal, on prend conscience de ses mécanismes : le bourreau, la victime et aussi le complice. Présenter cette pièce à des jeunes permet, par la force de l'art, de les ramener à leur quotidien, à ce qu'ils peuvent voir, vivre et ressentir, mais surtout de les faire se questionner. Mon intervention est d'aider à formuler ce questionnement sur ces situations, sur ce qu'ils veulent, sur ce qu'ils ne peuvent pas, sur ce qu'ils ressentent et sur les solutions face à l'inacceptable. L'objectif est de leur rappeler qu'ils ne sont pas seuls et qu'ils ont des ressources (humaines, émotionnels) pour déjouer voire éviter les situations de harcèlement scolaire.

Dorothee SANSON, Psychologue

Le mot de Cécile, CPE en Loire-Atlantique :

Prévenir du harcèlement scolaire des collégiens par le théâtre me semble très pertinent. La scène de 30 min présentée par le théâtre du Rictus les surprend car les comédiens se mettent à jouer sans qu'ils soient prévenus, alors qu'ils sont à peine installés. Ils plongent donc dans une réalité quotidienne d'une scène de leur vie, de leur classe, de leur cour de récré. Mais si la scène est courante, c'est le jeu des comédiens qui leur permet de prendre conscience des grosses ficelles de la manipulation. Tel est l'objectif. Il me semble que dans le traitement et la prévention du harcèlement, on n'aborde peu ces moments banals de la vie qui sont en réalité le creuset du harcèlement. Cette approche permet aux jeunes de décoder les fonctionnements pervers et de lutter en amont et suffisamment tôt contre ce fléau. Dès lors, les propos et réponses de la psychologue dans le débat qui suit la scène deviennent plus explicites et permettent de développer l'empathie qui est la clé du traitement du harcèlement. Un tel moment peut aussi sensibiliser les élèves au Théâtre, autre point positif !

Cécile KOZIEL, CPE.



le THÉÂTRE du RICTUS

Pour nous contacter :

Actions culturelles : Yann Josso

yjosso@aol.com ou Tel : 07 77 91 16 57

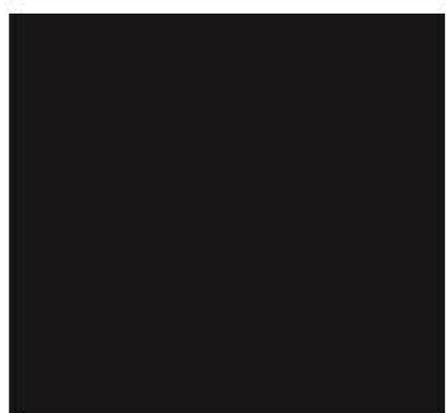
THÉÂTRE DU RICTUS

theatredurictus.fr || facebook.com/TheatreDuRictus/

Théâtre du Rictus - 27 rue du Buisson, 44 980 Sainte-Luce-sur-Loire

N° Licence d'entrepreneur de spectacle : 2 - 114949 || N° SIRET : 40989010000053 - Code APE : 9001 Z

Le Théâtre du Rictus est une **compagnie conventionnée DRAC Pays-de-la-Loire / Ministère de la Culture et de la Communication**. Elle est également conventionnée pour son fonctionnement par le **Conseil régional des Pays-de-la-Loire et le Conseil général de Loire-Atlantique**



**théâtre du
rictus**